

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°33 – juin /juillet 2011

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages
Novalis et l'initiation



Novalis (1772-1801)

DOCUMENT BIOGRAPHIQUE**Dichter - Garten.****Erster Gang.****V i o l e n .**

Herausgegeben**VON****R o s t o r f****W ü r z b u r g ,****b e i J o s e p h S t a h e l , 1 8 0 7 .**

Dichter-Garten 1. Gang, Violen. Hrsg. Von Rostorf, Faks.-Dr. nach d'Ausg. von 1807, hrsg. von Gerhard Schulz, Bern, Frankfurt am Main, Las Vegas, P. Lang, 1979 (Seltene Texte aus der deutschen Romantik ; Bd. 2), 38-362 p.

L'édition en fac-similé du *Dichter-Garten* de 1807 est une heureuse initiative de Gerhard Schulz¹ qui y ajoute une étude introductive très complète. Publié par deux frères de Novalis, Karl Gottlob (Rostorf) et Georg Anton (Sylvester) von Hardenberg, ce « jardin des poètes » (idée romantique à la mode) rassemble des créations

¹ [Gerhard Schulz est l'auteur, entre autres ouvrages, d'une remarquable monographie consacrée au poète romantique allemand, publiée chez Rowolt (rororo), en 1969.]

romantiques dans leur diversité ; aussi stances, tercets, romances et surtout sonnets alternent-ils avec une tragédie de Sophie Bernhardi (la sœur de Tieck) *Egidio und Isabella*, fortement inspirée de Calderon.

Les poèmes de Rostorf et de Sylvester n'ont guère d'importance en eux-mêmes : ce sont des imitations de Novalis qui contribuèrent à créer (avec la caution de F. Schlegel) une certaine image du grand poète dont une partie de l'œuvre restait inconnue. Le *D-G*, dont l'influence fut minime (il est pastiché par A. W. Schreiber dans *Comœdia divina*), est un témoignage intéressant du passage du premier romantisme au second. Il montre bien que le romantisme devient profession de foi, mettant un terme aux spéculations métaphysiques pour se tourner vers les certitudes solides du catholicisme (les deux frères se convertissent en 1807-1808) et vers des préoccupations plus concrètes et plus actuelles : patriotisme, nationalisme, germanisme et engagement dans une politique délibérément conservatrice, ainsi qu'en témoignent les nombreuses poésies de F. Schlegel qui font l'intérêt littéraire de ce recueil. (A. Montandon).



Georg Anton von Hardenberg (1781-1825)

An Novalis.

I.

Des Morgens lichter Grufs erschließt die Blüte
der zarten Lilie, aus des Schoofses Hülle
lacht Lieb und Anmuth, beid in gleicher Fülle,
sie laden jeden ein mit reicher Güte.

Wer aus dem holden Kelch zu kosten glühte,
und in sich sog so heil'gen Trankes Fülle,
entnommen ist der bald der ird'schen Hülle
zum Himmel zieht die ew'ge Lebensblüte.

Unschuld und Lieb' im seeligsten Vereine,
umgeben so wie Knospen eine Blume
das reine Herz, das uns sobald verblichen.

Doch zeigt sich's uns im goldnen Widerscheine
in der Erinnerung hehren Heiligthume
und Farb und Duft sind nicht mit ihm entwichen.

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

Achim d'Arnim, Novalis et Chamisso.

Le premier, mort en 1831, eut peu à se louer de l'accueil fait en Allemagne à ses ingénieuses productions. « Le public, dit son ami Goerres, est dédaigneux et léger. La poésie, d'un air timide et découragé, ose à peine lui offrir un bouquet : la foule qui passe en respire le parfum, en arrache quelques fleurs, puis va se perdre sur les arides sommets de la politique ou de la diplomatie. »

Les *Révélations d'Ariel* ouvrent la chaîne des compositions d'Arnim ; la *Vie champêtre* en est comme le dernier anneau. Son *Jardin d'hiver*, *Halle et Jérusalem*, *Isabelle d'Égypte*, les *Premières amours de Charles-Quint*, etc., sont des compositions achevées, où la grâce du style le dispute à la finesse des idées et à la pureté des sentiments. Sa poésie, tout aérienne, ressemble à l'oiseau qui voltige de branche en branche, qui se balance au souffle des vents, tourne la tête avec grâce, et bat des ailes pour exprimer sa joie. Libre d'entraves, le génie du poète s'élève dans les airs, qu'il fait retentir de ses chants,

comme l'écho de la montagne répète les joyeuses roulades du berger, et, montant de sphère en sphère, il plane comme l'aigle dans les régions les plus hautes ; puis, modérant l'enthousiasme qui l'entraîne, il redescend dans les humbles vallées, sans rien perdre de son sublime essor.

Novalis participe aussi de la tendance grave et sérieuse d'Achim d'Arnim. C'est un de ces esprits à part, peu faits pour être compris du vulgaire, qui croit en finir avec eux, en les appelant rêveurs et fanatiques. Rêveurs, oui, car ils rêvent des destinées meilleures, une société plus calme, plus unie, une sorte d'Eldorado politique ; ils prennent peut-être l'avenir pour le présent. Leur fanatisme à eux, c'est la passion du bon, de l'honnête, de l'utile, de tout ce qui ennoblit le cœur de l'homme, de tout ce qui retrempe l'humanité. Nous ne saurions mieux comparer Novalis qu'à Pascal, ce stoïcien du christianisme. Tous deux furent doués du plus beau talent et de la plus belle âme ; tous deux brillèrent au premier rang parmi les mathématiciens de leur siècle, et tournèrent de bonne heure leurs pensées vers la religion ; tous deux ont laissé des écrits admirables, empreints de cette pureté idéale et de ce spiritualisme de sentiments, qui faisaient le fond de leur caractère ; tous deux se sont éteints à la fleur de l'âge, sans voir se couronner l'édifice dont ils avaient jeté les premiers fondements. Henri d'Ofterdingen, roman inachevé de Novalis, est une révélation de cette nature un peu mystique, et de ces vues sévères sur le monde, qui lui donnent un air de parenté avec l'illustre auteur des *Pensées*. Jaloux de faire apparaître l'univers entier, pris sous le point de vue le plus idéal et le plus abstrait, il évoque les croyances, les mythes et les superstitions de tous les peuples disparus de la terre, et s'en sert pour décorer l'intérieur du temple majestueux qu'il élève à la poésie.

Chamisso nous offre le phénomène peut-être unique d'un Français qui, jeté, vers la fin du siècle dernier, par les tourmentes politiques sur le sol hospitalier de l'Allemagne, en adopta depuis lors si bien les idées, les mœurs, le langage, et jusqu'à cette verve humoristique dont Jean Paul, Hoffmann et Lichtenberg, nous montrent les types les plus accomplis, qu'il fit illusion à sa seconde patrie, et vit ses productions attribuées aux plus célèbres romanciers. Pierre Schlemil, récit fantastique des tribulations d'un homme qui a perdu son ombre, n'a rien à envier, pour la bizarrerie du plan et l'originalité du style, aux créations les plus spirituelles des humoristes allemands.



Adalbert von Chamisso



Iéna n'a jamais été plus brillant que lorsque Fichte et après lui Schelling y enseignèrent : c'était alors le rendez-vous des esprits les plus distingués de l'Allemagne. Il n'a pas de doute que le voisinage de Weimar y contribuait beaucoup. Les deux frères Schlegel, les poètes Tieck, Gries et Hardenberg, ce dernier connu sous le nom adopté de Novalis, se trouvèrent alors réunis à Iéna. Schiller y donnait ses cours d'histoire plus spirituels que vrais, avant qu'il ne passât à Weimar pour diriger le théâtre du grand duc, de concert avec Goethe. Kotzebue, qui engourdit les médiocrités de l'Allemagne par ses drames, tableaux de la vie ordinaire, vivait alors également parmi les autres célébrités de Iéna. De cette manière, Iéna et Weimar étaient, à cette époque, les deux principaux foyers de lumière dans l'Allemagne protestante.

Schelling, les deux frères Schlegel, Tieck, Novalis et Gries vivaient dans une grande intimité et formaient une société qui parvint bientôt à dominer le goût et l'opinion publique en Allemagne. Les deux frères Schlegel étaient à la tête de cette société par l'universalité de leurs connaissances et par l'étendue de leur esprit. Ils étaient profondément versés dans les langues anciennes et modernes, dans toutes les littératures classiques et romantiques.

Supérieurs à la plupart des savants allemands par leur érudition et par leur esprit, ils commencèrent bientôt à s'attaquer au goût médiocre du temps. Ils combattirent avec beaucoup d'esprit, et avec les armes du ridicule, les productions faibles du jour, les drames insipides de Kotzebue, l'égoïsme de la philosophie morale de Jacobi, les traductions littérales et l'on peut dire serviles de Voss. Leurs critiques et caractéristiques, qui plus tard ont été recueillies, les mettaient bientôt en guerre ouverte avec la plus grande partie de l'Allemagne savante.

La poésie classique était alors considérée comme seule digne des méditations des hommes d'esprit ; les Schlegel lui opposèrent les beautés de la muse chrétienne. Une série de traductions des ouvrages les plus célèbres de la poésie italienne et espagnole furent faites par eux et par leurs amis qui ramenaient les esprits aux idées chrétiennes. Gries publia une traduction admirable de la *Jérusalem délivrée* du Tasse et prouva ainsi que la langue allemande est en état de reproduire toute la suavité de la poésie italienne. Il y ajouta plus tard une traduction des œuvres de l'Arioste. Lui et Guillaume Schlegel publièrent ensuite une traduction très-spirituelle des drames si éminemment catholiques de Calderon. Schlegel reproduisit en outre les plus beaux passages de la *Lusiade* de Camoëns. Les œuvres de Cervantes furent de nouveau traduites. Tieck conserva, dans sa traduction du *Don Quichotte*, toute la beauté, toute la première fraîcheur de l'original, et sa sœur fit connaître à l'Allemagne la naïveté insinuante des *Nouvelles* du même auteur. Les plus beaux morceaux des troubadours, de ces poètes catholiques de l'Allemagne, furent reproduits par Tieck en langue allemande moderne, mais conservant tous les charmes, toute la fraîcheur et toutes les assonances harmonieuses des originaux.

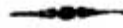
Le jeune Novalis, connu en France par l'éloquente plume de M. de Montalembert², appartenait à une famille noble qui habitait Weissenfels, petite ville près de Iéna. Il était intimement lié avec les frères Schlegel et avec Tieck. Les premiers travaux littéraire de Novalis se trouvent dans l'*Athenæum* [sic], journal littéraire rédigé par les frères Schlegel. Les articles de Novalis se distinguent autant par l'esprit que par la sensibilité et par l'innocence d'un jeune cœur chrétien. Parmi ses essais poétiques, des hymnes sacrés, respirant toute la ferveur et toute la tendresse d'une âme catholique, occupent la première place. Le monde est mort pour lui, il ne connaît rien que cet amour qui s'est sacrifié pour son salut. « Ah ! s'écrie-t-il dans un moment de transport, que la grande mer se

² [Cf. Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.]

change dans le sang et que les montagnes se convertissent dans la chair délicieuse de Jésus-Christ, pour nourrir et pour abreuver mon âme altérée ! »

Il s'adresse, avec toute la confiance d'un enfant, à cette tendre mère dont l'amour pour les hommes ne se ralentit jamais. Ce langage autrefois si familier aux oreilles catholiques d'Allemagne, était devenu étranger au protestantisme. Nos classiques n'en comprenaient rien, et n'y faisaient pas grande attention : c'étaient pour eux des rêveries puérides. Ils étaient occupés à recueillir des variantes pour les hymnes d'Homère, et Ilgen, savant philologue à Iéna, publia alors une nouvelle édition des hymnes homériques, dont les variantes constituaient la partie principale.

Mais le désir intime de Novalis fut bientôt exaucé : le ver rongea déjà cette jeune fleur. Il avait commencé un grand roman poétique et religieux, nommé Henri d'Ofterdingen, d'après le célèbre troubadour du moyen âge, le vainqueur aux luttes poétiques de la Wartbourg, lorsque la mort l'enleva, avant même qu'il n'eût goûté les consolations de l'Église. Deux de ses frères, morts à présent tous les deux, embrassèrent plus tard la foi catholique.



VARIÉTÉS.

Novalis schriften, herausgegeben von Ludwig Tieck und Fr. Schlegel, Leipzig
Œuvres de Novalis, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel.

Parmi les écrivains d'une originalité remarquable, que l'Allemagne a produits depuis son récent éveil littéraire, Novalis tient une des premières places. Vous ne trouvez pas chez lui cette vaste et universelle compréhension qui caractérise Goëthe, ni la fantaisie enivrée d'un Hoffmann, doué d'un sentiment musical et pittoresque si prodigieux, ni ces lambeaux de pourpre et d'or, de laine et de soie, que Jean-Paul Richter semble recoudre au hasard. Après avoir étudié Novalis (et le mot *étude* est le seul qui convienne à la lecture de cet écrivain), vous diriez que son génie n'est pas de ce monde ; et que son talent, étranger à tout ce que vous connaissez de terrestre, est doué d'une sorte de somnambulisme involontaire, c'est un esprit qui rêve et qui veille à la fois. Pour lui, le monde réel a disparu, pour lui le monde idéal est le seul réel. Ses perceptions sont claires, mais elles appartiennent à une sphère infiniment éloignée de nos passions et de nos habitudes. Il n'observe et n'étudie que l'imaginaire, et paraît doté d'une

pénétration intuitive au sein de mystères profonds, d'une étrange et incroyable clairvoyance dans les ténèbres. Vous le suivez tout ému, fatigué des hauteurs où il vous promène, effrayé des gouffres où il vous plonge, et pénétré de je ne sais quel plaisir secret qui se mêle à votre terreur.

Le temps n'est plus où l'on se contentait de railler ce qu'on n'entendait pas. La moquerie ne décide plus de rien. On veut comprendre d'abord ; on juge ensuite ; et si le siècle où nous sommes n'est pas celui des créations sublimes, il a pour domaine, une vraie critique et une étude intelligente de toutes les époques et de tous les esprits. Nous pensons maintenant qu'il y a toujours matière à recueillir une instruction forte, là où se trouvent consignées les pensées, même incomplètes, même à peine exprimées, d'un esprit méditatif et hardi. Tel est Novalis. Point d'écrivain qui offre plus d'écueils et d'obstacles à l'étranger qui l'étudie : mais fallut-il plonger jusque dans l'abîme pour y recueillir la perle qui s'y forme, ces tentatives qui ne sont pas sans fatigue, valent mieux pour qui les entreprend et les partage, que l'art stérile de puiser à des sources communes, une onde qui paraît limpide, parce qu'elle est peu profonde. Sans expliquer Novalis, ce qui est impossible, (il a laissé son système incomplet), étudions-le et cherchons à deviner quelques secrets de sa pensée et de son talent.

Sa vie, aussi courte qu'intéressante a été écrite par Tieck avec élégance rare. Nous nous contenterons de dire que son nom de famille était *Hardenberg*, et que né noble fils d'un pieux Morave, *M. Herrnhuster* [*sic* !], il passa sa vie dans une de ces situations paisibles qui ne laissent de prises qu'aux douleurs morales. *Novalis* fut le nom de son choix ; et ce nom offrait un symbole exact de cette disposition paradoxale, l'un des caractères les plus prononcés de son génie. Sa santé était faible, son âme mélancolique et tendre. Epris d'un amour passionné pour une jeune fille, appartenant à une famille noble de la Thuringe, Sophie de K..., dont ceux qui l'ont connue vantent la beauté angélique et la grâce parfaite, il la vit mourir à quinze ans. Depuis cette époque fatale il ne fit plus que languir ; la mort l'enleva à 19 ans ; il laissait quelques poésies mystiques et des fragments incomplets que le soin pieux de ses amis Schlegel et Tieck ont recueillis.

La mort de Sophie avait été suivie de près par celle des ses deux frères. Cet isolement profond exalta encore la rêveuse mélancolie et l'idéalisme mystique vers lesquels les facultés de son esprit l'entraînaient naturellement. On lit dans le second volume de ses œuvres trois lettres infiniment touchantes où se peint avec le charme de la tristesse la plus pénétrante, la situation de son âme.

– « Il s'est fait *soir* autour de moi, dit-il dans son style bizarre, oui *soir*, pendant que mes yeux étaient fixés sur la lumière pourpre du matin. Ma douleur est sans bornes comme mon amour. Pendant trois ans, Sophie a été ma pensée de toutes les heures. Elle seule m'attachait à la vie, à mon pays, à mes devoirs. En la perdant, je vois tout m'échapper ; car à peine me possédè-je moi-même. Mais le soir est venu, et je sens comme si je devais me mettre en route demain de bonne heure. Aussi voudrais-je reposer jusques là et ne voir autour de moi que des visages bienveillants. Je voudrais vivre tout entier dans son esprit, doux et paisible comme elle était. »

– « Je revis ici (dit-il dans une autre de ses lettres), je revis l'ancienne vie que j'y ai menée, et une méditation paisible m'absorbe. Hier j'ai eu vingt-cinq ans. J'étais à Groningue [*sic*], où j'ai été voir son tombeau. Il est sur un lieu élevé, isolé, agréable ; une simple grille blanche l'entoure. Il y a encore de la place dans cette enceinte. Le village avec ses jardins en fleurs s'appuie sur le penchant de la colline ; çà et là, l'œil se perd dans des intervalles d'azur. Je sais que vous auriez aimé être là près de moi, et à planter sur la terre qui la couvre les fleurs qu'elle m'a données à l'anniversaire des jours de ma naissance. Il y a deux ans qu'elle me fit cadeau d'une cocarde nationale et d'une bannière : elle souriait en les donnant. Aujourd'hui ses parents m'ont fait remettre les présents qu'elle reçut au dernier anniversaire de sa naissance : elle souriait encore alors. Ami ! – Le soir continue ; il sera bientôt nuit. Si vous partez, pensez à moi avec amitié ; et à votre retour, venez me rendre visite dans cette maison où je reste avec son souvenir. Adieu ! »

A une constitution fragile, à une existence solitaire [*sic*] et pieuse, à cette profonde douleur causée par la destruction d'une première espérance et la ruine d'un premier amour, si vous joignez des études toutes dirigées vers la double connaissance des mystères de la nature et des mystères de l'âme, les leçons de l'idéaliste Fichte et l'amitié de Schlegel et de Tieck, fondateurs d'une nouvelle philosophie idéale, vous commencerez à recevoir de ces diverses données réunies quelques notions sur la tendance poétique, les théories, les méditations et les tentatives de Novalis. La passion et la tristesse, une croyance sans borne dans les promesses d'un monde surnaturel, et une idolâtrie singulièrement ardente de la nature physique, se confondent dans son génie. Il est pieux et résigné comme les Moraves, tendre comme l'amant le plus passionné, naturaliste enthousiaste, métaphysicien subtil, poète mystique ; théosophe obscur : il y a peu d'esprits où des rayons plus divergents soient venus se concentrer dans le même foyer à une aussi étonnante profondeur. Sa poésie est de la physique, son culte de la nature est de

l'idéalisme. La fusion des tendances les plus opposées semble le signe propre de son talent.

[à suivre]



Histoire de mon Novalis (extrait)



Le lendemain matin, il se mit en route à pied pour gagner la petite ville où habitait son camarade, située à quelques kilomètres en aval du Neckar. La route blanche étincelait au soleil matinal le long des rives fertiles et verdoyantes, baignées dans la lumière d'une journée de plein été. Du haut des collines qu'il gravissait avec peine à cause de la chaleur torride, le voyageur découvrait le cours brillant et sinueux du fleuve qui se déroulait entre les champs de blé dorés, les vergers ombreux et les coteaux en pente des vignobles. Éblouissantes, les flèches des clochers scintillaient de loin à travers la campagne ; dans les champs et sur les coteaux régnait une grande activité, tandis qu'au-delà, la vue était limitée par la haute chaîne de l'Alb aux sommets boisés et tranquilles. Ce monde coloré, plein d'allégresse, se reflétait en générosité et en bonheur dans l'âme ingénue et réceptive du jeune voyageur. Pour lui, souvenirs, pressentiments, espoir se confondaient insensiblement et harmonieusement avec la beauté du

monde visible, et des mélodies naissaient dans le cœur de cet être jeune et heureux. C'était un voyageur-né, vigoureux, souple, tenace et disposé à prendre tout ce qui se présenterait par son côté le plus agréable. Aussi son regard était-il attentif à toutes les beautés du paysage et sensible au charme subtil qui se dégageait de la ligne des montagnes, des éclairages, du coloris des feuillages et des tons bleutés des horizons lointains.

Tout en marchant, il se souvenait avec plaisir des récits de voyage dans *Henri d'Ofterdingen*, qu'il avait déjà lu deux fois. Il pensa aux vers tendres et spirituels de la dédicace, à leur grâce énigmatique et légère, et il se sentit pénétré par les résonances harmonieuses de cette musique intérieure. Peut-être ne savait-il pas à quel point il ressemblait lui-même au jeune Ofterdingen de ce poème. Ce qui lui manquait encore en qualités viriles donnait précisément à sa manière d'être cette fraîcheur désarmante et si enviable. Un parfum de jeunesse émanait de cet être dont l'ingénuité n'avait pas encore été altérée par ces grandes douleurs qui donnent la consécration de la maturité.

Hermann Hesse

NOVALIS et l'initiation

La présente rubrique, commencée en février 2006 (La *Lettre Novalis* n°1) arrive à son terme. Les différents textes proposés aux lecteurs au fil des mois viennent d'être réunis en un volume sous le titre : *Fragments initiatiques à propos du poète romantique allemand Novalis*. Une prochaine publication en est attendue. Il s'agira de porter une nouvelle fois témoignage de l'expérimentation spirituelle vécue par les disciples de Novalis, de cet étranger mystérieux qui demeure le maître intérieur d'un petit nombre d'entre nous :

« L'Étranger, qui nous a précédés dans le royaume de la Nuit, a tourné son admirable visage vers nous, ses enfants. »

Jean Moncelon

Publication

Nous aurons l'occasion d'évoquer dans la prochaine livraison de la *Lettre Novalis*, l'essai d'Olivier Schefer, *Novalis*, paru aux éditions du Félin, en avril dernier.

NOVALIS 2008**Réception de Novalis en France
(NOUVEAU CATALOGUE 2011)**

Volume 1 – Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1e novembre 1900.

« Dans son livre *De l'Allemagne*, – qu'il paraît avoir écrit surtout pour déprécier, aux yeux du lecteur français, les poètes allemands ses confrères, – Henri Heine consacre à Novalis un petit chapitre dont on a vanté souvent la piquante et gracieuse ironie. Après avoir dit que « le véritable nom de ce poète était Hardenberg, » et après avoir donné sur sa vie et son œuvre quelques renseignements [sic], pour la plupart inexacts, il raconte qu'il a connu autrefois une jeune Allemande qui admirait Novalis... »

Volume 2 – Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.

« Souvent nous avons promis à nos lecteurs de leur révéler en détail ce qu'il y a de catholique dans cette vaste littérature d'outre-Rhin, mine immense où peuvent creuser à leur gré toutes les croyances, toutes les imaginations, toutes les fantaisies de l'homme, sûres d'y trouver à chaque pas d'inépuisables richesses et des merveilles sans cesse renaissantes... »

Volume 3 – Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895.

« Il faudrait refaire l'histoire des théories littéraires des dix dernières années pour comprendre le prestige exercé sur quelques esprits de ce temps par le poète allemand connu sous le nom de Novalis. »

Volume 4 – Eugène Lerminier, *Extrait d'Au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.

« A ceux qui doutent encore que la philosophie et la science des idées puissent élever dans l'âme des émotions tragiques et décider de la vie, il faut montrer Novalis. »

Volume 5 – « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.

« Novalis est pour les Allemands un nom si pieusement, si tendrement aimé, la grave Allemagne l'a traité avec une affection si paternelle, qu'on a recueilli sur sa vie les moindres détails. »

Volume 6 – [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.

« Frédéric de Hardenberg est un des auteurs les plus originaux que l'Allemagne ait produits ; il mourut cependant trop jeune pour que son génie poétique pût se développer dans toute sa vigueur et dans toute son originalité. Les ouvrages qu'il a laissés ne sont pour la plupart que des fragmens [sic]. C'est peut-être ce qui explique pourquoi cet écrivain est si peu connu en France, quoiqu'il réunisse au plus haut degré ce qui caractérise les grands poètes de la Germanie moderne... »

Volume 7 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.

«NOVALIS. L'histoire de la philosophie allemande présente, à la fin du XVIIIe siècle, un écrivain enthousiaste, un penseur subtil et charmant, qui occupe, au-dessous des métaphysiciens illustres, une place à part... »

Volume 8 – Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.

«Le romantique d'outre-Rhin naquit comme verdit le sol sous une pluie printanière. Pluie d'avril qui fait s'ouvrir les premiers bourgeons aux arbres, éclore marguerites et violettes dans les prés. Ses œuvres sont comme des lilas en fleur, elles vous montent doucement à la tête, en songes et en rêveries. Un souffle d'enthousiasme, de jeunesse et de confiance anime les écrits de ces jeunes dieux qui s'en vont, étonnés, ravis de leur propre existence, suivant leurs visions et respirant le parfum de leur propre cœur, dont ils font leurs délices. »

Volume 9 – [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.

« Les parens [sic] couchés dormaient encore, l'horloge sonnait l'heure avec un bruit uniforme, les fenêtres cliquetaient et le vent sifflait au-dehors, la chambre s'obscurcissait tout à tour et s'éclaircissait par les rayons de la lune. »

Volume 10 – Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.

« Ce n'est pas sans un sentiment de crainte et de vénération que j'entreprends d'écrire cette biographie. Novalis est pour moi comme une de ces saintes reliques placées au fond d'un sanctuaire. Si on les regarde de loin, on ne les connaît pas ; si on y touche d'une main trop hardie, on les profane. Car voyez cette âme vierge et profonde de poète qui se referme avant que d'être assez mûre ; ces œuvres de génie qui s'interrompent brusquement dans le moule où elles étaient jetées ; cette vie qui tombe encore chargée de fleurs ; cette voix pleine de vie et de religion qui ne rend plus qu'un son douloureux et devient muette : tout cela ne mérite-t-il pas grand respect et grande pitié ?

Aucun poète n'a pénétré plus avant dans les mystères de la vie intérieure que Novalis. »

Volume 11 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.

« Ce poète n'a pas manqué à la gloire naissante du métaphysicien. Subtil et ferme tout ensemble, mystique et audacieux, image assez fidèle, en un mot, de la doctrine du maître, l'écrivain dont je parle ne peut être oublié désormais dans l'histoire de la philosophie allemande. **Parmi les noms déjà célèbres qui sont comme le cortège de M. de Schelling, le premier en date et l'un des plus brillants est le nom charmant de Novalis.** »

Volume 12 – Louis Angé, « Vers l'aurore d'une fraternité intellectuelle des Nations, la « mission » du poète Novalis », *La Nouvelle Revue*, Paris, 1924.

« Connaissez-vous plus étrange, plus attirante, plus passionnante figure que celle du douloureux jeune homme qui, n'ayant pas encore vingt-neuf ans, s'éteignait, un matin du printemps 1801, sous le ciel brouillé de la Saxe, après avoir porté, sur la fragilité de son front d'ivoire, toutes les souffrances et toutes les extases inhérentes à l'enfantement d'un monde nouveau ? »

Volume 13 – Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.

« Novalis (1772-1801), pseudonyme littéraire de Friedrich von Hardenberg, est peut-être, à côté de Tieck et de Schlegel, le représentant le plus parfait du romantisme germanique. »

Volume 14 – Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.

« Comme Tieck ou Frédéric Schlegel, Novalis appartient surtout à l'histoire de la littérature ; c'est une âme essentiellement poétique et son œuvre, interrompue si brusquement, le montre avant tout poète. La première romantique a été une école littéraire ; mais elle a aussi prétendu faire la poétique et même la métaphysique de son œuvre artistique ; elle se rattache à Fichte autant qu'à Goethe ; elle rêve d'une conciliation définitive entre l'art et la philosophie. »

Volume 15 – Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.

« Rares sont les historiens de la littérature qui conservent l'intégrité de leur sens critique devant l'univers changeant et féérique qui se déploie dans l'œuvre du magicien Novalis. »

Volume 16 – Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.

« A l'âge où les écrivains commencent d'ordinaire leur carrière, Novalis finissait la sienne. Le torrent et le tourbillon de ses pensées l'avaient brisé ; il disparut, jetant sur l'abîme du temps quelques fragments et quelques pages. – Poète au cœur pur, que tes pages nous sont précieuses ! que tes chants nous sont chers ! »

Volume 17 – Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.

« On se tromperait si on ne voyait dans *Henri d'Ofterdingen* que l'essor d'une imagination élevée et féconde ; cette œuvre nous offre encore l'expression la plus exquise et la plus chaste du culte de l'Allemagne pour la nature. »

Volume 18 – Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.

« Novalis n'avait pas vingt-neuf ans lorsqu'il expira. Il eût réalisé de vastes espérances, s'il eût joui d'une plus longue vie. »

Volume 19 – Teodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.

« C'est incontestablement cette tragédie de ses fiançailles avec Sophie von Kühn qui a allumé au cœur de Novalis l'ardent et lumineux génie poétique destiné depuis lors à ne plus s'éteindre... »

Volume 20 – Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.

« Si jamais la Nature auguste et vénérée,
Eut un amant divin de sa beauté sacrée,
Qui, vers le grand secret ne cessant d'aspirer,
Nuit et jour épiât ses pas pour l'adorer... »

Volume 21 – Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.

« Le poète qui s'était trouvé dans les *Hymnes à la Nuit* devait se développer encore dans les *Chants spirituels*, et dans le grand roman que sa mort laissa inachevé, *Henri d'Ofterdingen*. Mais le penseur avait dégagé en même temps, dans les *Disciples à Saïs* et dans ses *Fragments*, l'esquisse d'une philosophie qui peut trouver place parmi les plus nobles, parmi les plus puissants efforts de l'esprit humain. »

Volume 22 – Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893.

« La profondeur de son sens symbolique dépasse assurément ce qu'ont écrit les autres poètes de l'École romantique allemande. »

Volume 23 – Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911.

« Si l'on veut définir d'un mot le caractère essentiel de la pensée de Novalis, on devra, je crois, dire qu'elle est profondément et en toute sincérité mystique. Novalis appartient à cette lignée de mystiques allemands qui, d'Eckhart, Suso et Tauler, à Jacob Böhme, puis de là au piétisme du XVII^e et du XVIII^e siècles, s'est constituée à peu près sans interruption jusqu'à l'époque du romantisme. »

Volume 24 – Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907.

« Novalis est le seul vrai poète de l'école romantique. Ce n'est qu'en lui que toute l'âme du romantisme est devenue chant et seulement chez lui de manière exclusive. Les autres, si on peut dire qu'ils étaient des poètes, n'étaient que des poètes romantiques. »

Volume 25 – Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868.

« Novalis s'est emparé de l'homme de la montagne, du mineur dont il arrange et compose le poème à l'aide la tradition. La nature ne parle qu'à l'homme libre : lui seul comprend ses langues mystérieuses... »

Volume 26 – Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905.

« Si la correspondance de Novalis nous permet de saisir sur le vif l'action directe de l'auteur de *Don Carlos* sur la jeunesse contemporaine, son œuvre littéraire, bien que déjà davantage dégagée de cette influence, en garde cependant plus d'une empreinte définitive. »

A handwritten signature in cursive script, reading "Heinrich von Arnheim". The ink is dark and the handwriting is fluid and somewhat slanted to the right.

SOMMAIRE

Document biographique

- *Dichter-Garten*, Würzburg, 1807.

Documents littéraires et témoignages

- « Achim d'Arnim, Novalis, Chamisso », A. Peschier, *Histoire de la littérature allemande*, t.2, Paris-Genève, 1836.
- « Coup d'œil sur le mouvement religieux et intellectuel en Allemagne », *Revue de Bruxelles*, avril 1839.
- *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831.
- *Histoire de mon Novalis* (extrait), Hermann Hesse (1900).

Novalis et l'initiation

- *Fragments initiatiques à propos du poète romantique allemand Novalis*.

NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-10.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés

2006-2011